

Dans ce volume de correspondances, la présentation d'Armagnac par C. S. (p. vii-xxv) date de 1970. Elle souligne l'intérêt ancien qui avait entouré ce personnage. Toutefois, à la différence des autres « grands » cardinaux français du 16^e s., cette correspondance était difficile à réunir du fait de sa dispersion dans toute l'Europe. Prolongeant ce travail, N. L. a réussi à rassembler quelque quatre cents lettres de Georges d'Armagnac, ou qui lui étaient adressées. Leur présentation (p. 1-445) est remarquable à plus d'un titre. Classées chronologiquement, comme la table des matières le précise, ces lettres sont systématiquement identifiées par leur destinataire, par leur localisation et par leur spécification d'archives. Un court chapeau d'une à dix lignes résume leur contenu. Lorsque certaines ont déjà été publiées, l'éditrice ne les reproduit pas mais elle note les références et en donne la teneur en une courte synthèse. C'est dans ce riche appareil critique que s'insèrent au début du volume la présentation biographique de C. S. et l'étude contextualisée de N. L. (p. xxix-lviii), ainsi qu'une bibliographie actualisée (p. Lxi-Lxxiv). Deux index identifient les noms de lieux et de personnes (p. 493-525), puis les principales matières (p. 527-539). Un dictionnaire biographique (p. 447-492) des principaux personnages cités dans les lettres permet de situer facilement les destinataires et les protagonistes qui interviennent dans l'activité de Georges d'Armagnac. Enfin, de nombreuses notes infrapaginales aident le lecteur à comprendre les détails événementiels auxquels font allusion les dépêches.

Ce premier volume de la correspondance d'Armagnac inaugure une trilogie qui rassemblera l'ensemble des lettres inédites du cardinal, épousant les trois grandes périodes de la vie du prélat: le temps des ambassades en Italie (1530-1560), le temps des Guerres de religion et de la lieutenantance du Sud-Ouest (1560-1572), et le temps de sa légation pontificale en Avignon (1572-1585). Ce premier volume des années 1530-1560 souligne les infléchissements des dernières décennies d'un humanisme qui survit aux conséquences du sac de Rome (1527), cela jusqu'à la veille des Guerres de religion françaises, quand l'iconoclasme et sa répression frappent violemment le Languedoc du cardinal d'Armagnac.

Dries VANYSACKER

Hermann von KERSENBROCK. *Narrative of the Anabaptist Madness. The Overthrow of Münster, the Famous Metropolis of Westphalia*. Vol. 1 & 2. Translated with introduction and notes by Christopher S. MACKAY. (Studies in the History of Christian Traditions, 132/1-2). Leiden, Brill, 2007. 24,5 x 16 cm, xiv-378 p., 400 p. € 190; USD 247. ISBN 90-04-15721-2/978-90-04-15721-7.

Ces deux volumes proposent une traduction anglaise du récit de Hermann von Kerssenbrock relatant l'émergence du royaume anabaptiste de Münster ainsi que le siège et la reconquête de la ville par son

prince-évêque (1534-1535). Une introduction, un index et de nombreuses notes infrapaginales permettent au lecteur de replacer ce long texte dans une gangue contextuelle plurielle et particulièrement complexe. Le texte latin original a la particularité de n'avoir été publié qu'à l'extrême fin du 19^e s. et de n'avoir circulé précédemment que sous la forme de copies manuscrites ou sous celle d'une mauvaise traduction allemande imprimée en 1771. L'œuvre de Kerssenbrock est la plus détaillée des narrations retraçant l'aventure du roi des derniers jours et de ses disciples. Par sa teneur et par les aléas de sa réception, elle trace un saisissant faisceau de problématiques historiographiques articulant événement, mémoire, écriture de l'histoire et identités confessionnelle ou communautaire.

En rompant avec Rome, Luther libère des aspirations spirituelles qui débordent largement le cadre de son programme de réforme. Vues par le prisme de la sociologie religieuse, les diverses tendances qui constituent ce qu'on nomme la « Réforme » peuvent être classées, non sans difficultés, en trois classes. À côté des grandes confessions protestantes qui envisagent l'Église comme une vaste assemblée de croyants et qui tentent d'articuler pouvoir religieux et pouvoir séculier, apparaissent une mouvance spiritualiste, aspirant à réduire la vie religieuse à sa seule expression intérieure, et de petites assemblées désireuses d'instaurer une coupure nette entre le monde et la communion des chrétiens. Pour ces dernières, l'Église est composée de fidèles qui ont volontairement choisi de suivre le Christ et qui, par conséquent, reçoivent le baptême à l'âge adulte. La nébuleuse anabaptiste est elle-même composée d'une multitude de courants. On s'est longtemps contenté de distinguer les « pacifiques » des « révolutionnaires ». Les érudits mennonites, comme Galenus Abrahamusz (1622-1706) et Herman Schijn (1662-1727), soucieux de se démarquer de la violence et du millénarisme des munsterites, ont suivi cette voie. C'est sur cette distinction que Harold S. Bender (1897-1962) pose, par un essai programmatique paru en 1944, les fondements de l'érudition anabaptiste moderne¹. Et ce n'est que tout récemment que l'épopée des insurgés de Münster fut réintégrée au destin général du mouvement². Plus largement, les événements de Münster hantent l'historiographie occidentale. Ils sont maniés par les controversistes des diverses confessions chrétiennes ou par les penseurs libéraux du 19^e s. et surgissent fréquemment dans la littérature romanesque.

Il faut replacer le témoignage de Kerssenbrock dans l'histoire de cette réception. Le chroniqueur qui a participé au siège de Münster a une vision externe des événements. Ce qui se passe dans la cité assiégée lui échappe. Comme la plupart des minoritaires et des dissidents de l'Ancien Régime, les munsterites n'ont pas le droit à la parole. Seules

¹ Harold S. BENDER, *The anabaptist vision*, Pennsylvania Herald Press, 1944.

² Cf. Saume ZILJSER, *Menniste preutsheid? Doopsgezinde historici over het wederoprijk te Munster*, in *Doopsgezinde Bijdragen*, 10 (1984), p. 29-44.

se font entendre les voix des vainqueurs qui reprendront la ville et celle des historiens, catholiques, protestants ou mennonites, qui relateront les faits. Kerssenbrock appartient aux deux catégories. Son récit est par conséquent organisé par les principes explicatifs habituellement utilisés. Le tumulte anabaptiste est une juste punition divine provoquée par le relâchement moral des habitants et des ecclésiastiques de Münster qui, victimes de leur curiosité malsaine, se sont laissés contaminer par les idées nouvelles. Luthéranisme et anabaptisme sont indissociables. En magnifiant la liberté du chrétien, Luther a ouvert la porte à toutes les dérives. L'anabaptisme est une dégénérescence inévitable du luthéranisme qui a précédemment contaminé la ville.

L'œuvre de Kerssenbrock est à bien des égards une chronique urbaine traditionnelle. L'émergence du royaume des derniers jours est perçue comme un épisode de l'histoire de Münster. Cet ancrage local est à l'origine du destin singulier du texte. Les familles patriciennes, qui ont parfois pris part à l'insurrection anabaptiste, s'opposent vigoureusement à l'impression du manuscrit. Les mésaventures du récit de Kerssenbrock, rapportées judicieusement dans l'introduction de la présente édition, permettent ainsi d'appréhender les mécanismes de la mémoire collective et les stratégies mises en œuvre afin d'évacuer un souvenir honteux pour la communauté.

Olivier DONNEAU

Correspondance du Cardinal Jean du Bellay. Publiée pour la Société de l'Histoire de France par Rémy SCHEUER et Louis PETRIS. Avec la collaboration de David AMHERDT et Isabelle CHARIATTE. Tome III, 1537-1547. Paris, Société de l'Histoire de France, 2008. 24 × 15,5 cm, xi-588 p., 4 fac-similés. € 60. ISBN 978-2-35407-111-0.

Jean du Bellay est un prêtre d'État. Il est de ceux qui, avec de grands seigneurs, des hommes de loi, de hauts dignitaires et des favoris, appartiennent au Conseil du roi. Sa naissance ne destinait pas Jean du Bellay à ce rang. Il commence sa carrière ecclésiastique en devenant évêque de Bayonne puis, en 1532, de Paris. Il est encore et simultanément évêque de Limoges, du Mans et archevêque de Bordeaux. Mais c'est surtout du cumul d'abbayes qu'il tire d'opulents moyens d'existence. En 1547, Henri II l'autorise à transférer annuellement de France à Rome 35.000 écus. Promu cardinal en 1535, Jean du Bellay séjourne à Rome à plusieurs reprises, et même en permanence de 1547 à 1550, puis de 1553 à sa mort en février 1560. En mai 1555, Paul IV le récompense de son appui lors de son élection en le nommant doyen du Sacré Collège, au grand désappointement du cardinal de Tournon et au mécontentement d'Henri II. L'ascension de Jean du Bellay s'explique par le clientélisme: elle est due en partie à l'appui de personnages très proches du roi, Anne de Montmorency, Marguerite de Navarre et encore la duchesse d'Étampes. Ses propres ressources et ses relations lui per-

mettent de promouvoir des membres de sa famille (par exemple Eustache du Bellay, en faveur duquel il renonce à l'évêché de Paris en 1551) et de récompenser des serviteurs (par exemple François Rabelais, son médecin, auquel il donne des cures dans le diocèse du Mans et dans celui de Paris).

Ce grand prêtre a une formation de juriste et pas de théologien. Son attitude en matière religieuse est d'ailleurs très influencée par des considérations politiques. Humaniste ouvert aux idées nouvelles, hostile à la Sorbonne et aux conservateurs comme le chancelier Duprat ou le président Lizet, Jean du Bellay est proche de l'évangélisme de Marguerite de Navarre. Pendant tout le règne de François I^{er}, il protège de nombreux adhérents à la Réforme en France et il s'attire ainsi la sympathie des protestants dans l'Empire. Sa défense des intérêts d'Henri VIII lors de l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon contribue aussi à semer le doute sur son orthodoxie religieuse.

Sous le règne d'Henri II, vivant hors de France, Jean du Bellay n'a plus l'occasion d'y côtoyer des réformés et à Rome il ne semble pas avoir de contacts avec des dissidents religieux. Il condamne même sévèrement les « athéistes » anglais lors du conflit de 1548 entre Henri II et Édouard VI. Sur le plan religieux comme politique, Jean du Bellay est gallican: il défend les intérêts du roi de France.

La carrière de Jean du Bellay est d'abord et principalement celle d'un diplomate en un temps où les représentations permanentes se généralisent. Il est l'ambassadeur de François I^{er} auprès d'Henri VIII de septembre 1527 à janvier 1529 puis de mai 1529 à la fin de la même année. Il continue dès lors à s'occuper en France des affaires liées à l'annulation du mariage d'Henri VIII, ce qui le conduit à nouveau à Londres à la fin de 1533 et, de là, à Rome du début de février à avril 1534, et encore de juin 1535 à mars 1536.

Dans les dernières années du règne de François I^{er}, Jean du Bellay n'est plus chargé d'ambassade permanente mais il dirige celle que le roi veut envoyer à la diète de Spire (fin 1543-début 1544) et qui doit renoncer faute d'obtenir de Charles Quint un sauf-conduit. Il dirige aussi en 1544 la mission qui échoue dans la négociation de paix avec Henri VIII en automne 1544 et il est mêlé à celle qui aboutit au traité d'Adres.

Comme membre du Conseil de François I^{er}, Jean du Bellay devient en 1536 « lieutenant général du roi au gouvernement de Paris et de l'Île-de-France ». Il met Paris en état de défense contre l'invasion impériale et lève en outre dans la capitale d'importantes sommes d'argent pour l'armée du duc de Vendôme, gouverneur de Picardie.

À partir de 1537, et plus encore après la mort de son frère Guillaume en janvier 1543, Jean du Bellay est en relation étroite avec des Strasbourgeois et des Allemands hostiles à Charles Quint. Il dispose d'un vaste réseau de correspondants et d'informateurs utiles à François I^{er}. Quoique très proche d'Anne de Montmorency, il ne subit pas de conséquences lors de sa disgrâce en 1541. Il continue à jouer un rôle